

Les routes et les chemins du Valais

par *Ignace MARIÉTAN*

« Oui cela est bien certain, les Pays-Bas ont leurs chaussées de briques qui font double usage de route et de digue ; la Hongrie a ses longs chemins plats bordés de blés et de lins : les Anglais se promènent dans le pays d'Oxford, dans le Yorkshire, par des allées de parc ; d'autres ont, sur quelques centaines de kilomètres, des autostrades qui dévorent le paysage et n'en laissent que des miettes ; d'autres encore, en leur montagneuses patries, circulent sur des spirales, des ellipses et des paraboles ; d'autres enfin ne vont jamais qu'à pied, à âne ou à mulet par des sentiers de roches et de pierrailles. » (Maurice Bedel).

Il se trouve que le Valais est un pays riche en routes et en chemins de toute espèce, de plaine, de coteau, de montagne, de forêt, de pâturage, de rocher et de glacier. Il fait à ses visiteurs les honneurs de son sol avec le souci qu'ils y trouvent, selon leurs désirs, tout ce qui les attire, qu'ils puissent flâner ou courir, rêver ou s'instruire. Dans ses vallées profondes, dans ses rochers découverts, il offre aux géologues, qui savent les lire, de belles pages sur l'histoire des Alpes pennines, des Hautes Alpes calcaires et des Préalpes. Aux géographes il déploie une série très riche de phénomènes physiques, politiques et économiques. Pour les météorologistes il se transforme en un vaste laboratoire. Aux botanistes il met à portée de leurs mains les fleurs des coteaux secs et lumineux, qui évoquent la région méditerranéenne, et toute la gamme des espèces, jusqu'à celles des régions arctiques dans ses hautes montagnes. Aux zoologistes il présente également des animaux méridionaux et nordiques. Il dirige les curieux de préhistoire vers les nombreuses trouvailles de Collombey, de Glis ou des grottes à ours des cavernes de Taney, ou encore vers les pierres à cupules de ses vallées. S'ils sont ethnographes il leur ouvre les trésors d'une civilisation adaptée à la montagne avec ses constructions, chemin fidèle de la vie humaine depuis la grotte jusqu'à la maison, ses meubles rustiques, ses costumes primitifs, ses chants populaires, ses légendes, ses dialectes, ses traditions et ses coutumes. Aux historiens il montre un peuple héroïque en d'héroïques paysages.

On est dans le pays de la diversité, ce n'est point risquer la déconvenue que d'aller au hasard, « la fleur aux lèvres ».

Je songe en écrivant ces lignes aux routes et aux chemins innombrables que j'ai parcourus à pied surtout, et aussi en voiture, en auto depuis une soixantaine d'années, à travers tout le Valais. Je tenterai d'expliquer, sans chauvinisme, à quoi tient la primauté des routes et des chemins du Valais sur ceux qu'on parcourt ailleurs. Il semble qu'ils sont en amitié avec le voyageur, qu'ils lui ouvrent leur âme avec familiarité : ils lui parlent sans cesse comme le ferait un camarade de voyage : es-tu content ? aimes-tu les paysages que je te montre ? Comment trouves-tu ces Adonis, ces Bulbocodes, ces Asphodèles ? Les autres chemins de Suisse ne sauraient te les montrer. Monte tout là-haut, admire ces coussinets de Silènes, d'Androsaces, de Myosotis nains, de Saxifragas. Vois-tu ce beau Lézard vert, cette magnifique Couleuvre d'Esculape ; écoute le chant des Cigales, regarde cet insecte immobile sur les herbes sèches, c'est la Mante religieuse. Tu iras de découvertes en découvertes.

Observe bien les ponts, ils permettent aux routes et aux chemins de franchir les cours d'eau. Dans leur construction est inscrite toute l'histoire de la civilisation. Ils abordent le Rhône aux flots puissants, les rivières et les torrents : ponts en bois, en pierre, en métal, en ciment, petits ponts simples et rustiques de la montagne.

L'âme de la route cantonale !

Elle achemine les voyageurs de Suisse et de France vers le portail grandiose de St-Maurice, gardé par les deux colosses de la Dent du Midi et de la Dent de Morcles. La chaussée qui vient de St-Gingolph nous fait traverser la Vièze à Monthey sur un vieux pont en bois, couvert. Ce type primitif, très employé autrefois, devient très rare aujourd'hui. A St-Maurice la traversée du Rhône se fait sur un pont en pierre, très ancien et très beau. L'étroitesse du lit du fleuve, ses bords rocheux, ont permis d'y asseoir cette œuvre d'art. Les deux routes se réunissent sous la garde du château pour traverser St-Maurice, et foncer de là sur l'énorme cône d'alluvions du Bois-Noir, en pleine nature sauvage, à travers des masses pierreuses descendues de la montagne ; le Rhône gronde tout près. Partout des pentes inhospitalières pour les hommes, c'est la montagne qui s'annonce, ce sont les parvis du temple dans lequel elle va entrer, après avoir traversé le vieux pont en bois de Martigny.

Alors elle s'élance en ligne droite vers la plaine largement ouverte, inondée de soleil, au climat méridional. Elle est attentive au bien-être et au plaisir du voyageur, bordée de Peupliers d'Italie, seul arbre qui convienne à la magnificence de cette vallée que creusa le Rhône, entre les deux chaînes de montagnes les plus grandioses des Alpes suisses. « Ces colonnes végétales changent d'aspect et de couleur avec les saisons. Au printemps elles sont légères comme des amazones dans leur parure vert tendre ; l'été elles s'habillent d'un uniforme sombre et ressemblent à des soldats au port d'armes ; l'automne, c'est un jaillissement doré comme si, du sol, s'élançait un jet formé de paillettes ». (P. Grellet.) Pourquoi faut-il que ce décor disparaisse peu à peu ? Nos Valaisans sacrifient la beauté à l'utilité : l'abricot, la fraise, l'asperge ne tolèrent aucune ombre et les automobilistes demandent une route dégagée de tout arbre.

Voici un pont, type en métal, il nous transporte sur la rive droite du Rhône, sur l'énorme cône d'alluvions de Chamoson. Notre artère ne craint pas de traverser les villages et les villes, ainsi elle frôle l'église de St-Pierre-de-Clages, contourne les collines de Tourbillon et de Valère parce que le Rhône qui vient cotoyer leur flanc sud, ne lui a pas laissé de place, s'enfonce dans les vastes pinèdes du Bois de Finges, sans souci de la ligne droite, salue Rarogne et sa collection de maisons, son ancien château transformé en église sur son piédestal rocheux. Une autre majestueuse allée de Peupliers l'encadre de Glis à Brigue, où elle s'arrête, triomphante, relayée par les routes de montagne.

D'aucuns, voulant être très modernes, comparent notre route cantonale à celles des grands pays de plaine, demandent une autostrade qui, sur toute la longueur de la vallée du Rhône « dévorerait le paysage, et n'en laisserait que des miettes ». Les auteurs d'un tel projet n'ont donc pas compris qu'on ne traverse pas le Valais pour gagner du temps et arriver le plus vite possible aux centres importants où se traitent les « grandes affaires ». On y vient en touristes pour visiter le pays et apprendre à le connaître, on y passe en voyageurs pour gagner les cols et les pays voisins. Le parcourir en toute vitesse irait à fin contraire pour le pays et pour les voyageurs eux-mêmes. Entretenons bien notre route, mais gardons-nous de l'abandonner pour imiter les pays de grande circulation : ce n'est pas vouloir le progrès du Valais que de chercher à la rendre semblable à celles des plaines de France, d'Allemagne ou d'Italie.

Les routes des vallées et des cols

On dirait que ceux qui les ont tracées ont pris plaisir à ménager au voyageur des vues ravissantes. Celle du Val-d'Illiez, taillée dans les grasses prairies, nous fait admirer les beaux chalets des Préalpes : ils nous sourient de toutes leurs fenêtres fleuries.

Celles de Bagnes et d'Entremont nous promènent d'abord dans le chenal étroit de Bovernier, le long de la Dranse tumultueuse, pour nous jeter, à Sembrancher, dans un paysage largement ouvert, où elle lance ses ramifications dans la longue vallée de Bagnes, puis dans celle d'Entremont jusqu'au col célèbre du Grand-St-Bernard. On pense à toutes ces générations de voyageurs, pèlerins, militaires, commerçants qui ont gagné le col péniblement par des chemins solidement pavés.

De Sion se détachent les routes du Val d'Hérens : l'ancienne, celle qui s'élève sur les flancs de la vallée du Rhône ; ses lacets se font un jeu de nous faire admirer Sion et ses collines, ainsi que les plateaux de Conthey, Savièse et Ayent. Au détour de Vex c'est tout le Val d'Hérens qui s'ouvre. La route suit le versant comme une courbe de niveau, pénètre dans les dépôts glaciaires des pyramides d'Euseigne, se faufile à travers les rochers sous la chapelle de la Garde, c'est le portail grandiose d'Evolène. Elle passe à travers ce beau village et veut nous montrer tout l'hémicycle de cette commune en se poursuivant jusqu'aux Haudères, sous le regard de la Dent Blanche.

La nouvelle route du Val d'Hérens gagne Bramois, puis s'élève en courbes harmonieuses dans les pentes ensoleillées, couvertes de bouleaux et de mélèzes. Lorsqu'elle atteint les villages si typiquement valaisans de Vernamiège, de Mase et de St-Martin, l'impression de relief est saisissante. Par prévenance pour son aînée elle lui tend une main amie de St-Martin vers Prajean. Quel aimable accueil les routes d'Hérens savent ménager au voyageur et au touriste !

La route d'Anniviers se détache de la route cantonale au Bois de Finges. Elle commence par s'élever à flanc de coteau sur la houle des collines couvertes de pins sylvestres et de genévriers en forme de cyprès. Les gorges de la Navisence lui barrent le passage, les rochers de Beau-regard dominant, il ne reste, entre les deux, qu'une étroite barre de terrain rocheux, les Anniviards ne se sont pas laissés arrêter pour autant, ils ont tordu leur route comme un serpent dans les contours de Niouc. Quelle joie pour le voyageur ! au lieu de disparaître très vite dans le fond de la vallée, la route l'élève lentement pour mieux lui faire admi-

rer Sierre et ses lacs, la noble contrée, le plateau de Montana et la belle chaîne des Hautes Apes calcaires du Wildhorn au Balmhorn.

A Niouc c'est l'accueil de la vallée d'Anniviers, nous la voyons boisée et sauvage comme si aucune influence humaine n'y avait jamais pénétré. Les pentes sombres des conifères mettent si bien en valeur la beauté, unique en son genre, de la draperie blanche du Rothorn de Zinal ; on a hâte de s'en approcher. Longtemps la route s'amusera à travers les rochers abrupts des Pontis. Voyez, nous dit-elle, ce chemin étroit, taillé en biais, à la main, dans les rochers, au-dessus de mon tracé, c'était la première voie de pénétration dans cette vallée. Ces montagnards qui m'ont construite étaient si habitués à me faire suivre les replis du terrain, si dépourvus d'instruments, qu'ils ne m'ont pas même donné une direction rectiligne dans les petits tunnels. Je leur pardonne bien volontiers, ils m'avaient construite pour permettre le passage de leurs mulets et de leurs chars rustiques et aujourd'hui, sans que mon tracé ait été modifié, je suis fière de conduire les grands cars postaux qui, à eux seuls, ont transporté 75,682 personnes en 1951, chiffre record pour les postes en Valais. Je me réjouis de la surprise des voyageurs qui découvrent Vissoie, ainsi que les autres villages et les cultures du centre de la vallée.

De tous côtés on m'appelle : je vais à St-Luc, à Grimentz, à Zinal, au pied du Weisshorn, du Rothorn, de l'Obergabelhorn, de la Dent Blanche. C'est bien la Grande Couronne.

A Viège commence la route des vallées de Saas et de Zermatt : cette dernière n'a pas pu dépasser St-Nicolas, elle ronge son frein, et se venge de la concurrence du chemin de fer, en poussant des pointes à Grächen et à Törbel. A Stalden se détache la nouvelle route de la vallée de Saas : elle enjambe les gorges de la Viège sur un pont en béton dont on admire l'audace, la légèreté et l'élégance, mais dont l'harmonisation avec le paysage est bien loin d'atteindre celle du vieux pont en pierre, il ne saura pas vieillir comme son aîné.

Les autocars défilent rapidement sur la route, les villages à peine entrevus disparaissent, les voyageurs disent qu'ils ont « vu » ainsi la vallée de Saas. Ceux qui l'ont parcourue à pied, en suivant le vieux chemin muletier pendant de longues heures, qui se sont arrêtés dans les villages, qui ont bavardé avec les habitants au travail, qui ont admiré les longues caravanes de mulets de la poste, sourient et pensent que ce sont eux seulement qui ont réellement « vu et compris » la vallée de Saas.

La route du Simplon est la doyenne de nos routes transalpines, elle est aussi la plus grandiose, par l'ampleur de son tracé. Les ingénieurs français qui l'ont réalisée, il y a un siècle et demi dans un but stratégique et commercial, semblent avoir prévu notre époque de circulation motorisée, elle est parfaitement adaptée au trafic moderne.

Elle commence par développer ses courbes gracieuses sur le plateau verdoyant de Ried-Brigue, avant de s'élever dans la forêt pour pénétrer dans la vallée de la Saltine. C'est que celle-ci aussi a son gradin de confluence marqué par des gorges profondes et inaccessibles. La route comme le vieux chemin ne pouvait que passer au-dessus pour atteindre Schallberg. Désireux de se diriger en droite ligne vers le col, le vieux chemin devait redescendre de 250 m. ; la route ne pouvait suivre cet exemple, elle s'en va à flanc de coteau dans le Gantertal, traverse le torrent sur un beau pont en moellons, développe ses spirales vers Bérisal, pour gagner de la hauteur, avant de s'engager à travers la belle forêt de Rothwald. Le voyageur a ainsi le loisir d'admirer le vaste éventail du vallon de la Ganter avant d'atteindre les galeries, qui le protégeront des eaux et des avalanches du glacier des eaux froides. La route aborde ainsi de plain pied le col du Simplon, largement ouvert, moins accidenté, moins pittoresque, mais plus grandiose que nos autres passages alpestres. Avant de quitter le versant valaisan, saluons respectueusement le vieux chemin de Schallberg au col, si riche de souvenirs et si abandonné aujourd'hui.

L'emprise humaine sur ce passage modelé par les glaciers se manifeste très différemment : les montagnards ont installé timidement leurs petits chalets dans les replis du terrain, à l'abri du vent et des avalanches ; ils sont là sans modifications, tels qu'ils étaient il y a des siècles, la patine des pierres de leurs murs et de leurs toits est la même que celle des rochers.

Le négoce devait aussi marquer son importance sur un tel passage, il a ses forteresses sous la forme de ce palais Stockalper à Brigue et de ces constructions originales au Simplon et à Gondo.

Napoléon a voulu que sa route eut aussi sa « forteresse de la charité » comme le St-Bernard : témoin de l'importance de ce passage.

Puis le tourisme est venu prendre sa place, ses forteresses sont des hôtels ; ceux-ci n'ont pas su s'adapter aux caractères du paysage : ils ont cru qu'ils pouvaient s'habiller là-haut comme à Montreux ou à Brigue.

Suivons encore la route dans sa descente vers les pays du sud : elle traverse le récent éboulement de Rossboden, atteint le village du Simplon, valaisan encore, mais construit en pierre comme ses frères d'Italie. Elle va s'enfoncer dans les gorges de Gondo : nulle part dans les Alpes une vallée n'est si encaissée entre des parois aussi hautes et aussi abruptes. La route est taillée au bord de la rivière, on admire l'audace d'une telle construction, exécutée à une époque où les moyens techniques pour la perforation des roches étaient encore si loin de la perfection atteinte aujourd'hui. A Gondo la route se dégage de cette monstrueuse crevasse pour conduire le voyageur vers les riantes contrées italiennes.

Les anciens, les Romains eux-mêmes, ont considéré que la construction d'un chemin à travers les gorges de Gondo était impossible. Ils ont tracé un chemin muletier qui escaladait les épaulements de la rive gauche de la vallée, jusqu'à plus de 2000 m. par Trasquera, Alpienrung, Pianezza, Kastelberg, Hochwang. D'innombrables voyageurs l'ont suivi, ce n'est que vers la fin du moyen âge qu'on a dû établir un chemin à travers les gorges de Gondo.

La route de la vallée de Conches mérite une mention spéciale, parce qu'elle est très importante. A peine a-t-elle quitté Brigue-Naters, qu'elle enjambe le puissant émissaire du glacier d'Aletsch, la Massa, sur un nouveau pont en béton ; le vieux pont en pierre a été conservé, comme témoin d'une époque révolue. Large et confortable, la belle chaussée s'engage vers Mörel et le seuil de Deisch. L'ancienne était venue butter contre cet obstacle et multipliait les contours pour le surmonter. Les véhicules à moteur sont trop pressés pour s'accommoder d'un tel état de chose, une correction repousse la route sur la rive droite, gagnant ainsi en pente douce le sommet de cet énorme barrage naturel.

Désormais la voie est libre, elle peut développer ses courbes au gré des cônes d'alluvions et des nombreux villages qu'elle ne manque pas de traverser, ce qui est heureux pour le voyageur, car ils sont très beaux. Les ingénieurs avaient pensé qu'il serait bon de la dévier en dehors de certains villages, pour éviter les inconvénients d'une circulation intense, et pour ne pas obliger les automobilistes à ralentir ; mais les habitants ont réclamé avec énergie et obtenu le maintien de leur route à travers les villages, nous sommes si seuls dans nos montagnes, nous aimons voir passer du monde, disaient-ils.

Depuis Gletsch une branche s'en va par le Grimsel et l'autre se dirige vers la Furka. Tout au long de cette montée on peut admirer de près le glacier du Rhône, et la naissance de notre fleuve.

Les chemins valaisans :

Nous sommes bien reconnaissants envers les routes qui nous conduisent à pied d'œuvre, mais nous avons hâte de les quitter et de nous engager sur les chemins, car l'âme des chemins valaisans est bien plus expressive que celle des routes.

Notre carte nationale a voulu les classer ; elle indique par des signes spéciaux 1. Les chemins carrossables entretenus, 2. Les chemins ruraux, chemins muletiers en montagne, 3. Les sentiers, traces de sentiers, passages en montagne, 4. Les passages habituels sur les glaciers et les névés, 5. Les vestiges d'anciennes routes et d'anciens chemins. On le voit, la collection de chemins est très riche, à eux seuls ils expriment bien la vie et la mentalité des Valaisans, les différents stades de leur développement.

Ceux du Bas-Valais, de la vallée d'Illiez en particulier, ont le souci de ménager les forces des passants ; lorsque la pente du terrain est forte ils ne craignent pas d'allonger les contours ; ils sont bien entretenus, comme il pleut beaucoup, on cherche à empêcher l'érosion qui les détériore ; on multiplie les rigoles pour éloigner les eaux avant qu'elles ne se concentrent. On enlève soigneusement les pierres roulantes si désagréables ; bien souvent j'ai vu des passants prendre en mains ces pierres, et les déposer en dehors du chemin, pour rendre service aux usagers.

Les chemins du Valais central et du Haut-Valais nous frappent par leur raideur : ils abordent les pentes sans souci pour le passant, quel qu'il soit, montagnard ou citadin. A vrai dire ce n'est pas pour le citadin, nouveau venu, que ces chemins ont été établis, mais bien pour les montagnards. Ceux-ci sont-ils insensibles aux efforts que demande la marche sur de telles pentes ? Sans doute leur entraînement est-il très grand, la marche pour eux ne compte guère comme une fatigue. Et puis il y a des avantages à cette manière de faire : le trajet est plus court, on gagne du temps et la construction du chemin est plus économique. A Zinal on a aménagé un chemin forestier à pente agréable, les habitants se sont mis à couper certains contours, sur des pentes d'une raideur extrême. Un autre avantage c'est que souvent ils servent de dévaloir pour descendre le bois, or pour cet office la pente est très utile.

Ces chemins sont peu entretenus, on ne se soucie guère d'enlever les pierres roulantes, parfois même on jette sans scrupule dans le chemin celles qui ont été enlevées dans les vignes ou les champs du voisinage : les pieds des passants sont chargés de les user. On ne

prend pas la peine d'éloigner les eaux courantes, il pleut si peu, même parfois on jette les eaux d'arrosage dans les chemins.

Il y a cependant des exceptions, je pense à ce chemin qui monte de Binn à l'Eggerrhorn : la pente est très raide, mais on monte insensiblement car il fait des contours fort bien tracés.

Les montagnards connaissent et utilisent de tout temps le pavage pour préserver leurs chemins. Parfois ils ont choisi de petits galets arrondis par l'usure des cours d'eau, ou bien des pierres taillées assez petites. D'autres fois ils ont pris de grosses pierres, de forme quelconque, et les ont utilisées telles quelles. Avec le temps, car ces chemins n'ont pas été modifiés depuis des siècles, ces pierres se sont déplacées et le chemin est devenu très irrégulier et mal commode. Montez du village de Baltschieder à celui d'Ausserberg : pendant une heure vous marcherez sur de gros cailloux disloqués, enfoncés dans le chemin.

Même les sentiments religieux des Valaisans trouvent le moyen de s'exprimer le long de leurs chemins. En maints endroits on a érigé des stations du Chemin de la Croix : le passant fait une prière devant chacune, il pense aux souffrances du Christ. Parfois ce sont des chapelles, des oratoires, des croix qu'on a placées là pour dire au passant d'accepter et de sanctifier ces longues marches avec une lourde charge que la vie impose ; on demande à Dieu sa protection contre les dangers de la montagne comme les chutes de pierres et les avalanches. Certaines croix sont placées aux bords des chemins pour évoquer le souvenir d'un accident mortel, on sollicite ainsi une prière pour la personne qui a dû quitter la vie si brusquement, sans avoir eu le temps de préparer son âme à paraître devant Dieu. Au lieu d'une croix c'est parfois une sorte de planche représentant, grossièrement stylisés, la tête et le haut du corps du défunt : par une inscription c'est lui-même qui demande des prières. Sur Visperterminen 10 chapelles se suivent le long d'un très joli chemin, rappelant les mystères du Rosaire. Entre Saas-Grund et Saas-Fee il y a le chemin des chapelles, on en compte 16, elles évoquent les différentes phases de la vie du Christ.

Certains chemins semblent pleins d'ironie : vous partez vers la montagne, au lieu de monter régulièrement ils vous obligent tout à coup à des descentes et à des remontées qui demandent du temps et causent de la fatigue. Suivons le chemin qui va de Montana-Crans vers le Rawayl. Au Pas de l'Ours il s'engage dans les forêts de la vallée de la Liène, on se réjouit de la belle traversée en pente douce. Mais non, le chemin se met à descendre de 78 m. jusqu'au pied d'une paroi de rocher,

il remonte de 80 m. pour redescendre de 60 m. avant de reprendre définitivement la montée. Il a été établi à une époque lointaine, on ne connaissait pas les explosifs, il était impossible dès lors de traverser les rochers, on a dû les contourner.

Même surprise et pour la même raison quand on monte au Rawyl, par le versant d'Ayent. Arrivé à 1926 m. il faut redescendre à 1680 m. soit 246 m. à reprendre pour monter au col.

Le gardien du bisse de Sion ne pouvait se résigner à faire si souvent ce gros dénivèlement, car il ne peut pas suivre le bisse, on n'a pas aménagé de passage dans le tunnel, qui traverse la grande paroi de rocher. Un peu au-dessus, il a réussi à établir un tout petit sentier le long d'une vire étroite, qui ne manque pas d'impressionner le passant, tant la profondeur du précipice est grande : excellente épreuve pour vaincre le vertige.

La Dala a entaillé les calcaires en forme de gorge, vers la partie inférieure de son cours. Près de son embouchure elle devient si étroite qu'un pont en pierre arrive à l'enjamber, ainsi un chemin peut relier Varone à Loèche.

Plus haut, à 862 m. les habitants de Varone privés d'eau pour leurs cultures avaient établi autrefois un bisse à travers les rochers. Plus tard, en vue de faciliter les relations avec Inden et Loèche-les-Bains, ils ont construit une route à la place du bisse ; celui-ci passe en tuyaux sous la chaussée. Le coup d'œil au moment où on entre dans la vallée de la Dala est de toute beauté. L'ampleur de la paroi rocheuse qui, de là jusqu'à la Gemmi, coupe tout le versant droit de la vallée du Rhône, est grandiose, mais quel obstacle pour les relations humaines ! On a installé des échelles à 1050 m. (Warnerleitern). L'Association valaisanne du tourisme pédestre projette d'établir un sentier, vers 1900 m., pour assurer les communications entre Loèche-les-Bains et Montana.

Les chasseurs ne pouvaient se résigner à ne pouvoir traverser le cirque de rochers qui sépare la région de Loèche-les-Bains de celle de Trubein, Varnerkumme, Autannaz, domaine des chamois. Ils ont découvert un passage auquel on a donné le nom de Larchitritt : une trace à peine discernable s'engage dans l'énorme muraille, le long du torrent Benhong, se faufile adroitement entre les rochers et les vires gazonnées, disparaît parfois, traverse une paroi grâce à quelques tiges métalliques enfoncées dans le rocher, et débouche à 2475 m. dans le petit cirque de Trubeln. Pour suivre une telle trace il faut mettre en jeu toutes ses facultés d'orientation.

Le chemin de la Gemmi traverse la même paroi, plus au nord. On l'a taillé dans des roches schisteuses, puis on a utilisé un couloir qui aboutit au sommet. Avant ce chemin muletier on avait établi un sentier plus à l'est.

Ainsi, au cours des âges, l'homme a réussi à créer six passages à travers l'énorme muraille sculptée par la Dala. Tous les genres sont représentés : route, chemin rural et muletier, échelles, traces interrompues de sentier. Bel exemple du triomphe des montagnards sur les obstacles de la nature.

Dans la vallée de la Dala, il reste à mentionner un passage très original. Sur la rive gauche une grande paroi de rocher coupe aussi le versant depuis la rivière jusqu'à l'alpage de Torrent (1934 m.). Les habitants d'Albinen et de Loèche-les-Bains désirant communiquer directement entre eux, ont trouvé dans cette paroi un endroit portant des aspérités qui leur ont permis de fixer une dizaine d'échelles en bois. Ce chemin peut-être le plus original qui soit, est là, utilisé depuis des siècles.

Creusée dans des roches calcaires, la vallée de Triquet (Derbo-rence) a toujours présenté les plus grands obstacles à la circulation des hommes et de leurs animaux domestiques. Sur la rive droite, les habitants d'Ardon ont établi un chemin muletier par les mayens d'Isières, le torrent de la Tine, la forêt de Vaye Besse. Pour éviter les nombreux couloirs rocheux, il monte à la Grand'Dzeu (1325 m.) et redescend à Motelon (1240 m.). Tout ce versant est sillonné de haut en bas par des couloirs de roches schisteuses très lisses, de calcaire Valanginien. Les couches plongent dans le sens de la pente ce qui les rend inabordables, sauf à l'endroit choisi pour le chemin, il a suffi de tailler la roche dans deux couloirs.

Sur la rive gauche c'est aux habitants de Conthey, propriétaires de tout le versant, ainsi que de toute la partie supérieure de la vallée, qu'il appartenait d'établir un chemin permettant de desservir les mayens et les pâturages. A voir les nombreuses parois de rochers qui sillonnent le versant dans tous les sens, le problème a dû paraître insoluble, on ne connaissait pas les explosifs, sans lesquels il était impossible de construire des chemins à travers les rochers.

A mesure que la population de la grande commune de Conthey augmentait, la nécessité d'utiliser les terrains de la vallée supérieure devenait toujours plus urgente. Le fond du thalweg était inabordable, la rivière coule dans une gorge profonde et étroite. Non loin du village

d'Aven on remarque une coupure dans les roches qui forment limite entre la vallée du Rhône et celle de Triqueur ; il y a là des couches redressées de Malm et de Valanginien, on pourrait y établir la porte d'entrée. On commence par faire un chemin depuis Aven, le long de la lisière de la forêt ; on sait à quels dangers on va s'exposer, aussi construit-on 14 petits oratoires le long du chemin, les stations du chemin de la Croix, et sur la crête, près de la porte d'entrée, une chapelle dédiée à St-Bernard. C'est un avertissement, avant de s'engager sur ce chemin, il est bon de solliciter la protection divine.

On attaque le rocher en suivant une couche moins dure que l'érosion avait entamée, on taille à la main, on accroche de petits murs dans les couloirs, le premier obstacle est vaincu. On avance ensuite dans des éboulis couverts de forêt, le chemin est horizontal, délicieusement ombragé. Bientôt on entre dans le Flysch, mélange de schistes et de bancs de grès ; une couche d'éboulis terreux traverse un couloir soutenu par un entrecroisement de troncs d'arbres, la forêt devient plus dense, c'est la zone qui a permis l'installation de petits mayens : Servy, Tsaculet, Ermenveyer et Maduc, au bas du chemin, et Padoyre, Vorpelin, Anières et Tsanperron au-dessus.

Avant le premier couloir sur Maduc, on jugea impossible de continuer dans cette direction, on se trouvait en face de la grande paroi qui coupe le versant en s'incurvant : les Contheysans lui donnèrent le nom de Ceinture Blanche. Ils firent monter leur chemin vers le petit mayen d'Anières (1516 m.), traversèrent la forêt vers le nord, défrichèrent les 2 mayens plus importants de Tsanperron, d'où ils pouvaient atteindre l'alpage de Lodze. Au-dessous de Tsaperron nord, la Ceinture Blanche est coupée par une bande de forêts très raide. On décida d'y établir un chemin qui descend en zig-zags de 1530 mètres à 1236 mètres à un endroit connu sous le nom de *Charla* (la Selle) à cause de la forme du terrain, on lui a aussi donné le nom de Vers le Mélèze. Ce petit sentier primitif existe encore, on y passe avec le bétail pour aller de Tsanperron aux alpages, et pour en revenir.

Depuis la Selle il y avait encore des rochers boisés à traverser, mais les bancs se laissaient casser avec un marteau, dans les couloirs on fit des murs, sans trop de peine, on parvint aux éboulis faciles mais non sans danger, car il y a souvent des chutes de pierres ; la paroi qui le domine est en pleine désagrégation. Ainsi ce chemin primitif arrivait à Courtenaz, au fond de la vallée, d'où il était facile de gagner Mt Bas, Godé, Derborence, Cheville. Depuis Tsanperron un petit sentier conduisait à Mt Bas, il est quasi abandonné.

Ce premier chemin, construit à une époque très reculée, a vu passer d'innombrables générations ; il était très pénible et très long, car à la montée comme à la descente une dénivellation de 330 m. l'allongeait d'une heure. Tous les transports devaient se faire à dos d'hommes, d'ânes ou de mulets. C'est pourquoi on cherchait toujours un moyen de traverser la Ceinture Blanche. On finit par découvrir un passage qui pourrait permettre d'établir un nouveau chemin, et on se mit à l'œuvre ; à quelle époque ? Il y a bien deux dates gravées sur les rochers 1708 et 1825, il est probable qu'elles indiquent des travaux d'amélioration et qu'il est plus ancien.

Sur Maduc il fallait traverser un couloir très raide et très lisse, à quelques mètres du précipice impressionnant profond d'environ 400 m. On planta des burins pour retenir des pièces de bois sur lesquelles on construisit un mur, soutenant le chemin. On voit encore ces burins pliés, le mur a disparu, on a taillé le rocher pour le chemin. Un peu plus loin un autre couloir a été traversé de la même manière, un mur d'une vingtaine de mètres repose encore sur des burins et des pièces de bois. Le chemin suit ensuite horizontalement le bord du rocher un peu masqué par des arbres. A l'extrémité de ce petit plateau il longe le bord de la paroi à 50 cm., sans barrière, comme s'il voulait bien montrer au passant ce que représentent 400 m. de vide : gens et bêtes sont maintenant sur leur garde. Il commence par descendre dans un grand couloir boisé pour remonter de l'autre côté, on l'a taillé sans trop de peine dans des bancs d'Hauterivien, soutenu par plusieurs murs. Tout à coup la roche change, un gros banc de Valanginien, de couleur claire, ferme le passage sur environ 80 m. presque à pic ; il fallait le traverser obliquement en descendant, sur une pente de 20° environ pour atteindre le pied de l'immense paroi de la Ceinture Blanche. On a donc dû tailler à la main un chemin qui a aujourd'hui 1 m. à 1 m. 20 de large. Comme ce calcaire se polit vite sous les pas des passants, il devient facilement glissant avec une telle pente ; pour atténuer ce grave danger on a creusé 35 escaliers d'une faible hauteur 6-8 cm. espacés de 40-50 cm. chaque marche a été un peu évidée afin d'y mettre un peu de terre. Ainsi gens et bêtes arrivent à se tenir assez bien. Telle est la partie supérieure de ce passage si difficile ; plus bas il y a un grand mur dans un couloir, le chemin est pavé solidement. C'est là que se trouve cette inscription, gravée dans le rocher : M. P. R.^o 1825 = Maître Pierre Riccio. C'était un italien habitant Conthey. Au sommet de ce passage on a inscrit 1708 dans le rocher.

Le plus grand obstacle était vaincu, car depuis là la nature de la roche change, au-dessous de l'énorme paroi de Valanginien calcaire il y a une grosse épaisseur de Valanginien vaseux, de teinte sombre, un peu schisteux, qu'il fallait traverser sur environ 500 m. Début encourageant, des éboulis assez fins recouvrent les rochers, des arbres les consolident, l'établissement du chemin est facile. Plus loin la roche est fortement inclinée, on prend le parti de fixer des burins pour soutenir des pièces de mélèze taillées, sur lesquelles on élève des murs. Ces constructions sont fragiles, on a dû les abandonner, plus tard, et tailler le rocher. On peut voir encore un certain nombre de fragments de ces murs avec les burins et les pièces de bois. On rejoignait ainsi la Selle et le chemin de Tsanperron, la Ceinture Blanche était vaincue. Quelle joie et quelle récompense pour ces montagnards ! Admirez sans réserve ce tracé fait avec une grande intelligence, suivant les formes du terrain, lesquelles relèvent si visiblement de sa nature géologique. Actuellement encore quelque 800 têtes de bétail le suivent chaque année à la recherche d'herbe nouvelle. Ce nombre devait être plus grand encore avant les éboulements des Diablerets de 1714 et 1749 qui ont enseveli 190 chalets, 20 personnes et une centaine de vaches. Une grande surface de terrain productif fut recouverte. Nous avons assisté au long défilé des troupeaux lors de la descente d'automne, à travers la Ceinture Blanche : chaque propriétaire surveillait ses bêtes, celles-ci, comme conscientes du danger se suivaient sagement, aucune ne cherchait à bousculer ses voisines, comme elles le font volontiers dans des chemins ordinaires. Quel beau spectacle que ce défilé dans une telle nature !

Le Chemin Neuf est admirable pour le voyageur, il a le souci de l'ombrager et lui dit tant et tant de choses : marche lentement regarde ces plis dans les rochers, ces strates redressées, témoins si visibles des mouvements et des forces qui ont édifié nos Alpes. Admirez ces forêts, ce mélange de hêtres et de mélèzes, ces colorations d'automne si variées et si riches ; ce grand Lis rouge dans les rochers, ces aigles, ces chamois, ces marmottes, ce tichodrome, l'oiseau grimpeur des rochers, quel beau domaine il possède là-haut. Remonter le Chemin Neuf par une belle journée, quelle merveille ! Hélas ! cette joie nous ne l'aurons plus au même degré, une route est en construction. Elle nous montrera la puissance des explosifs et des perforatrices, l'habileté des ingénieurs et des ouvriers, mais nous devons nous garer pour laisser passer les camions qui emporteront les beaux arbres de Derborence.

Le Val de Derborence possède une étendue de forêts considérable qu'on a jamais pu exploiter, faute de moyens de communication avec la vallée du Rhône. Depuis longtemps on a étudié des projets divers de câbles, de téléphériques, et de routes. Récemment tous les propriétaires de terrains de la vallée ont formé un consortage. La bourgeoisie de Conthey leur a cédé ses droits sur les forêts, à condition qu'ils construisent une route. Ils ont accepté de verser le 25 % de la valeur cadastrale de leurs propriétés. Les subsides du canton et de la Confédération doivent atteindre environ le 75 %. Ils espèrent que l'exploitation des bois payera leur part des frais. La route est maintenant achevée. Elle suit l'ancien chemin depuis Aven, à la lisière de la forêt, utilise la même porte d'entrée, dans les rochers près de la chapelle de St-Bernard, suit exactement le Chemin Neuf jusqu'au couloir avant Maduc. De là elle continue horizontalement et atteint la grande paroi de Valanginien calcaire, qu'elle traverse en tunnel ; des fenêtres ont été aménagées pour permettre l'arrivée de la lumière. Dans les rochers de Valanginien schisteux, on l'a taillée à ciel ouvert, et encore en tunnel sous la « Selle ». Puis, à travers les éboulis, elle atteint Courtenaz à 1200 m. Depuis son entrée dans la vallée à la chapelle de St Bernard (1074 m), elle ne s'élève que de 126 m., elle sera très favorable pour le transport des bois et pour l'exploitation des mayens et des alpages.

Ainsi les moyens de communication dans le Val de Derborence nous montrent 3 stades de civilisation bien différents. Le premier sentier, très ancien, évitant les rochers de la Ceinture Blanche en montant jusqu'à Tzanperron, et en redescendant à travers l'étroite bande de forêt pour aboutir à la « Selle ». La dénivellation est de 330 m.

Le Chemin Neuf qui monte au-dessus de la paroi de Maduc, utilise un couloir pour franchir une partie de la Ceinture Blanche, taillé ensuite à la main, soutenu plus loin par des burins enfoncés dans le rocher, car on n'utilise pas encore les exploisifs. La dénivellation est ramenée à 88 m., mais la longue traversée des rochers n'est pas sans danger. Tous les transports doivent se faire à dos d'homme ou de mulet.

Et enfin la belle route de 1952 qui, grâce aux explosifs puissants et aux perforatrices modernes, attaque résolument la grande paroi de Maduc, et suit le flanc de la vallée sans dénivellation, l'ouvrant aux véhicules à moteurs et rendant les communications très faciles, et presque sans danger.

Avant de quitter Derborence suivons le sentier qui, des mayens de Godey et de la Lui, s'achemine vers la paroi de rocher qui ferme la

vallée vers l'amont, comme un mur gigantesque. Plus on se rapproche plus elle paraît infranchissable ; tout à coup on découvre un couloir qui permet d'atteindre sans difficulté le plateau supérieur, près du chalet Viédaux, c'est le passage du Poteu des étales ou du Porteur de bois. Le sentier continue, souvent interrompu et gagne les lapiés de Zanfleuron et le col du Sanetsch.

Le chemin de La Forclaz-Arpille-Ravoire-Martigny mérite une mention spéciale. De Martigny on peut se rendre à La Forclaz par la route en pleine rénovation actuellement. De là un chemin signalisé par le Tourisme pédestre, monte vers le nord, dans la forêt ; ses contours nombreux sont les bienvenus car la pente est forte. On y rencontre parfois des chamois. Vers 2000 m., on débouche sur un plateau recouvert par une forêt clairsemée de mélèzes et d'épicéas. Il nous conduit insensiblement vers le sommet du Mont-Arpille (2085 m.). Arrêtons-nous longuement, non seulement pour nous reposer des deux heures de montée, mais pour examiner le paysage, car ce point de vue est remarquable, on est au centre d'un rayonnement de vallées presque unique.

Vers le nord-est le regard plonge dans la vallée du Rhône de Martigny à Sierre : le fleuve la sillonne de son ruban d'argent au gré des cônes d'alluvions. Le versant droit est coupé par les grandes parois rocheuses de Saillon et du Haut-de-Cry. Toute la chaîne des Hautes Alpes calcaires est sous nos yeux, depuis la Dent-de-Morcles au Balmhorn, et même une partie du massif de l'Aletsch.

Vers l'est ce sont les profondes et originales découpures des vallées de Bagnes et d'Entremont avec le Pleureur, la Ruinette et le Grand-Combin. Au sud trône le Mont-Blanc avec les Aiguilles Dorées, les Aiguilles du Tour, le glacier des Grands, puis la profonde découpure du col des Montets et de la vallée de Chamonix. A l'ouest la vallée du Trient, si proche, avec sa bordure de montagnes cristallines : Le Luisin, Bel-Oiseau, les Perrons, les Aiguilles Rouges de Chamonix. Les formes de ce paysage sont massives, sillonnées de couloirs. Par delà cette chaîne on voit émerger les sommités de la Haute-Cime des Dents-du-Midi, de la Tour-Saillièrre et du Ruan, d'un style tout différent avec leurs strates, car ce sont des roches sédimentaires. Au nord la partie inférieure de la vallée du Rhône coupée par les rochers de Dailly et de Vérossaz, se continue jusqu'aux Préalpes vaudoises avec le Chamosaire, le Mont-d'Or, les Tours-d'Aï.

Quelle belle et instructive leçon de géographie physique et humaine on peut prendre là-haut ! On devrait y conduire les écoles.

Depuis le sommet, un sentier à peine marqué nous dirigera vers l'arête nord pour descendre à l'alpage de l'Arpille, et de là, à travers la forêt, en suivant le grand chemin, jusqu'à Ravoire. N'oublions pas de nous arrêter vers le gros bloc erratique de la Barma, il forme un abri sous roche qu'on utilise pour abriter du bois, de la litière ; plus bas il y a la pierre du Pekka, et plus au nord la pierre à Corbi. Ce sont des blocs de granite du Mont-Blanc (Protogine), amenés là par les glaciers quaternaires avec beaucoup d'autres que l'on exploite. Avec la pierre des Marmettes sur Monthey, ce sont les blocs les plus grands que l'on rencontre en Valais. Quelques-uns, moins volumineux, se trouvent même au sommet de l'Arpille, ils prouvent que le glacier du Trient s'est écoulé vers le versant de Martigny, comme les blocs erratiques de la région des Jeurs montrent que les glaciers des Grands et d'Argentières se sont dirigés vers la vallée du Trient.

A Ravoire nous chercherons en vain le village, on ne trouve que de petits groupes de deux ou trois maisons disséminés sur ce versant rocheux et boisé. Ne manquons pas d'aller jusque sur le Mont (1133 m.) au bord de la grande paroi du Mt-d'Ottan qui, avec l'arête des Follatères, en face, forme le portail grandiose que la nature a construit à l'entrée du Valais central.

De là un chemin rustique conduit au hameau du « Sommet des vignes », à la tour de la Batiaz et à Martigny. Au total, depuis le col de la Forclaz, nous aurons marché pendant environ 5 heures.

Un chemin original et très intéressant est celui qui monte depuis Rarogne au Bietschtal. Jusqu'à l'entrée du village de St-Germain, il est large, à pente très douce à travers des prairies. Sans transition il vous jette dans une pente rocheuse et aride ; pourtant il a quelque ménagement pour le voyageur, car il fait des contours. A l'entrée de la vallée il chemine horizontalement, taillé dans les rochers ; l'entreprise du Lötschberg l'a élargi. Négligé aujourd'hui, il est encombré de pierres que le gel détache des rochers supérieurs. Le pont sur la gorge du Bietschbach est unique en son genre : du tuf s'est déposé dans l'étroite coupure, laissant en dessous un passage pour le torrent ; les montagnards se sont contentés d'aménager la surface supérieure de ce pont naturel.

Après le pont, le chemin devient montagnard, gagne la forêt, enjambe des couloirs encombrés par des coulées de pierres, traverse par deux fois le torrent avant d'atteindre le cirque, dominé par le Bietschhorn. Il suffit pour les moutons et leurs bergers qui sont à peu près les seuls à pénétrer dans cette vallée.

Tous les chemins valaisans n'ont pas le souci d'apporter au voyageur une ombre douce et caressante : il suffit de monter sur les dalles calcaires de Niedergesteln au hameau de Tatz, par une chaude journée d'été, pour apprendre à connaître la force du soleil valaisan.

Décrivons aussi le chemin qui, de Grächen conduit à Eisten dans la vallée de Saas. Il monte d'abord à travers la forêt d'épicéas, de mélèzes et d'aroles. Leurs racines forment des marches naturelles. Il nous conduit à l'alpage d'Hannigalp avec sa petite chapelle blanche. Quel panorama ! Les grandes cimes au loin et à ses pieds la partie inférieure de la vallée de Viège ; on est comme sur la proue d'un bateau entre les vallées de Saas et de St-Nicolas.

Puis le sentier s'engage sur le versant de Saas : un bonhomme de sentier horizontal, mais bientôt il se met à descendre dans des pentes rocheuses, on ne sait pas où il va nous conduire, on lui obéit de confiance, il ne nous promet rien par avance, mais il suit son idée. Une combe pleine de fraîcheur, une remontée et voilà qu'il nous jette dans le petit pâturage de Tirbejen. De là, pour la traversée de la grande combe d'avalanche d'Eistenbach il se fait minuscule, se faufilant à travers des rochers à tel point que, regardant en arrière, on se demande comment on a pu traverser de telles pentes. Et voilà Galgern, îlot de vie humaine si inattendu. Un couloir a permis aux montagnards d'établir un chemin dont les 82 lacets nous jettent au fond de la vallée de Saas. Ici encore on admire leur sens d'observation des formes du paysage. Certains chemins sont très audacieux, ils franchissent des gorges impressionnantes, ainsi celui qui conduit de Loèche à Erschmatt. Un vieux pont en pierre est jeté sur une profonde coupure en trait de scie dans des roches calcaires. Il nous dit à sa manière les hésitations, les craintes des hommes qui l'ont construit. Ce n'était pas des varappeurs, les moyens techniques dont ils disposaient étaient si primitifs. On dit qu'ils ont fait appel au Diable, mais ont rusé avec lui pour ne pas lui donner la récompense promise ; afin de l'empêcher de se venger, en maltraitant les passants, on a construit une petite chapelle, si rustique, si simple dans ce décor sauvage.

Un pont du même genre, portant aussi le nom de Pont du Diable, assure le passage de la Morge sur le chemin de Savièse au Sanetsch.

La construction des ponts sur les rivières et les torrents de la montagne s'inspire des mêmes modèles que ceux de la plaine : ponts en pierre, en bois couverts, en métal, en béton. On les simplifie beaucoup sur certains torrents : quelques troncs d'arbres placés parallèle-

ment, et par dessus des branches de sapins disposées transversalement, assujetties par de la terre ou du gravier. Parfois ce sont deux troncs un peu espacés et des pierres plates posées par-dessus ; celles-ci ne sont pas larges, souvent irrégulières, laissant des vides entre elles, les unes plus épaisses que les autres, d'une stabilité relative. On les traverse, même la nuit sans lumière, en tâtonnant avec les pieds et avec un bâton. malgré le danger de l'eau tumultueuse.

Les pentes au-dessus de Fionnay sont extrêmement raides et paraissent inabordables. Pourtant un chemin s'y aventure, se faufilant adroitement sur une pente d'éboulis, profitant de la seule coupure qui existe dans les rochers pour gagner le plateau et la crête de Louvie. d'où le relief de la vallée est si frappant. C'est la région choisie par les bouquetins, et aussi par les montagnards de Lourtier qui vont y récolter du foin sauvage. Les traces de sentiers qu'ils suivent sont bien parmi les plus minuscules qui soient.

Les rochers de la Rouzziaz, sur Chamoson, paraissent aussi infranchissables, pourtant une trace difficile à trouver, monte dans la pinède, se faufile dans les rochers et nous hisse jusqu'à Verzan. En quelques heures, depuis St-Pierre-de-Clages, on a l'impression d'avoir fait une magnifique course de montagne.

Le passage du Pas du Chasseur, à Zinal, semble prendre plaisir à se dissimuler. On arrive au petit alpage de Coutha de Maya, une haute paroi de rocher barre le passage vers Arpitteta. Il faut se glisser à travers un rideau de vernes, découvrir un petit couloir, le quitter pour ramper à travers une vire, se hisser sur une bosse rocheuse et grimper dans un couloir. Il coupera ensuite tout droit une pente de rhododendrons, pour nous faire l'agréable surprise de déboucher devant un cirque de montagnes de toute beauté ; quelle récompense pour l'effort demandé.

Comme contraste signalons le si joli sentier qui depuis Ayer à St-Luc traverse des bosquets de mélèzes, c'est bien là qu'on planterait sa tente si...

Les chemins des cols savent si bien nous encourager, ils parlent sans cesse : comment trouves-tu ces petits jardins fleuris entre les blocs ? arrête-toi, cueille un bouquet, oui je suis un peu monotone en ce moment, sous le sommet, il ne saurait en être autrement, bientôt tu vas découvrir un nouveau pays, courage !

Et la voix des sentiers le long des bisses, quelle musique ! le clapotis de l'eau nous parle sans cesse : au moins avec nous tu n'as pas à craindre les pentes raides, c'est la promenade horizontale assurée ; elle ne sera

pas monotone, oh ! non. La végétation est si belle le long de l'eau ; il y aura des passages pleins de fantaisie, épreuve d'équilibre, maîtrise de soi. On t'aura dit que nous sommes dangereux. Nous dangereux, allons donc, nous ne dissimulons pas le précipice, nous ne prenons pas même la peine de nous munir de garde-fous ; les montagards nous suivent attentifs à tous leurs mouvements, fais de même, reviens souvent et tu acquerras leur calme assurance.

Pour atteindre les cabanes du Club alpin suisse on a établi des sentiers très-bien tracés, ils ménagent le plus souvent les forces du touriste. Ils doivent parfois traverser des glaciers comme au Grand-Muntet. Il n'est pas possible d'établir des sentiers sur les glaciers qui se déplacent, mais on élève de petits amas de pierres (Steinmann) qui guident le voyageur.

Plus haut encore, sur les rochers qui conduisent aux sommités, on est orienté par les traces d'usure que les souliers à clous des alpinistes ont laissées ; telle est bien la forme de sentier la plus simple qui soit.

On pourrait citer encore des formes de chemins bien spéciales : chemins de pèlerinages comme à la Chapelle du Scex, sur St-Maurice, où des marches ont été taillées dans le rocher. Chemins particuliers pour les touristes, leur permettant de visiter des endroits inaccessibles sans cela, surtout des gorges avec des cascades : gorges du Gorner à Zermatt, de Vernayaz, du Durnand, du Trétien, Galerie Défago, à Champéry.

N'oublions pas de regarder les barrières le long des chemins. Parfois ce sont des pierres entassées sans beaucoup d'ordre, parfois des murs en bonne et due forme ; en montagne on utilise le bois ; il y a deux méthodes : dans le Valais central on pratique des ouvertures dans des pieux qu'on enfonce dans le sol, et on y introduit deux perches horizontales superposées. Dans le Bas-Valais et, chose curieuse, dans les vallées de Conches et de Binn, les perches reposent sur le sol par une de leurs extrémités et sont soutenues de l'autre par des pieux entrecroisés.

Comment s'orienter dans le dédale des innombrables chemins valaisans ? Dès leur enfance les indigènes apprennent à connaître ceux de leur région, ils n'éprouvent nullement le besoin d'avoir des indicateurs. Dans les endroits où le tourisme s'est développé on a placé quelques indicateurs, on a mis de la couleur sur des pierres. La section valaisanne de l'Association suisse du tourisme pédestre a signalé plus de mille kilomètres de chemins valaisans. C'est là une œuvre utile, elle sera poursuivie, sans cependant chercher à l'étendre à tous les chemins,

il est bon de laisser aux promeneurs le plaisir de chercher et de trouver leur chemin, en faisant appel à leurs instincts primitifs d'orientation, qu'ils ont si rarement l'occasion de mettre en jeu ; il est bon même, dans une certaine mesure, de leur laisser le plaisir de se perdre et de se retrouver.

De l'excellent petit guide, *A pied à travers le Valais*, nous extrayons les principes suivant lesquels les itinéraires sont balisés.

« Tant au départ et au terminus d'une étape qu'aux points principaux du parcours (localités, stations, cols) et qu'à tous les croisements d'itinéraires, sont placés des indicateurs. Ils sont peints en jaune, en lettres noires figure le but de l'étape, précédé des relais intermédiaires avec le temps qu'il faut pour les atteindre. Un rectangle blanc mentionne l'endroit où l'on se trouve et son altitude.

Le long du parcours des signes jaunes jalonnent le chemin sous forme de losanges en métal, ou peints sur des pierres ou des arbres. A chaque bifurcation de chemins, au-delà du croisement, ces signes indiquent la direction à suivre.

Certains parcours sont signalés en blanc-rouge-blanc. L'emploi de ces couleurs signifie que la course proposée exige un effort plus accentué en raison de sa longueur ou des difficultés du parcours. »

Les routes et les chemins valaisans sont ce qu'ils sont. Vaincre l'obstacle de la pente et des rochers, traverser des cours d'eau tumultueux afin de faciliter les relations humaines, tel fut toujours leur but. Ils n'en participent pas moins à la beauté de ce pays de montagnes et nous révèlent son âme. Construits le plus souvent par des montagnards sans instruction, avec des moyens techniques rudimentaires, ces chemins nous montrent l'esprit d'observation des formes du paysage par le choix si judicieux de leurs tracés et par leur adaptation si juste à la nature du terrain. Ils nous révèlent cette civilisation particulière des montagnards acquise ni par les livres, ni par l'enseignement, mais par un contact constant avec la nature. En les parcourant songeons à leur histoire, cherchons à les comprendre, ce sera un excellent moyen d'occuper agréablement notre esprit. Et puis restons fidèles à l'effort musculaire qu'ils nous demandent. Le confort introduit par la civilisation, les moyens de transport nouveaux, téléphériques et autos suppriment de plus en plus l'effort de la marche en montagne. Pourtant elle est saine et bienfaisante ; elle stimule les fonctions de digestion, de respiration et de circulation que la vie sédentaire rend de plus en plus paresseuses.
